Document generated on 04/23/2024 3:03 p.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

L'évolution du métier d'imprimeur au Québec

Éric Leroux

Number 120, Winter 2015

Imprimeurs et éditeurs au Québec 250 ans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73221ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Leroux, É. (2015). L'évolution du métier d'imprimeur au Québec. *Cap-aux-Diamants*, (120), 4–7.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2014

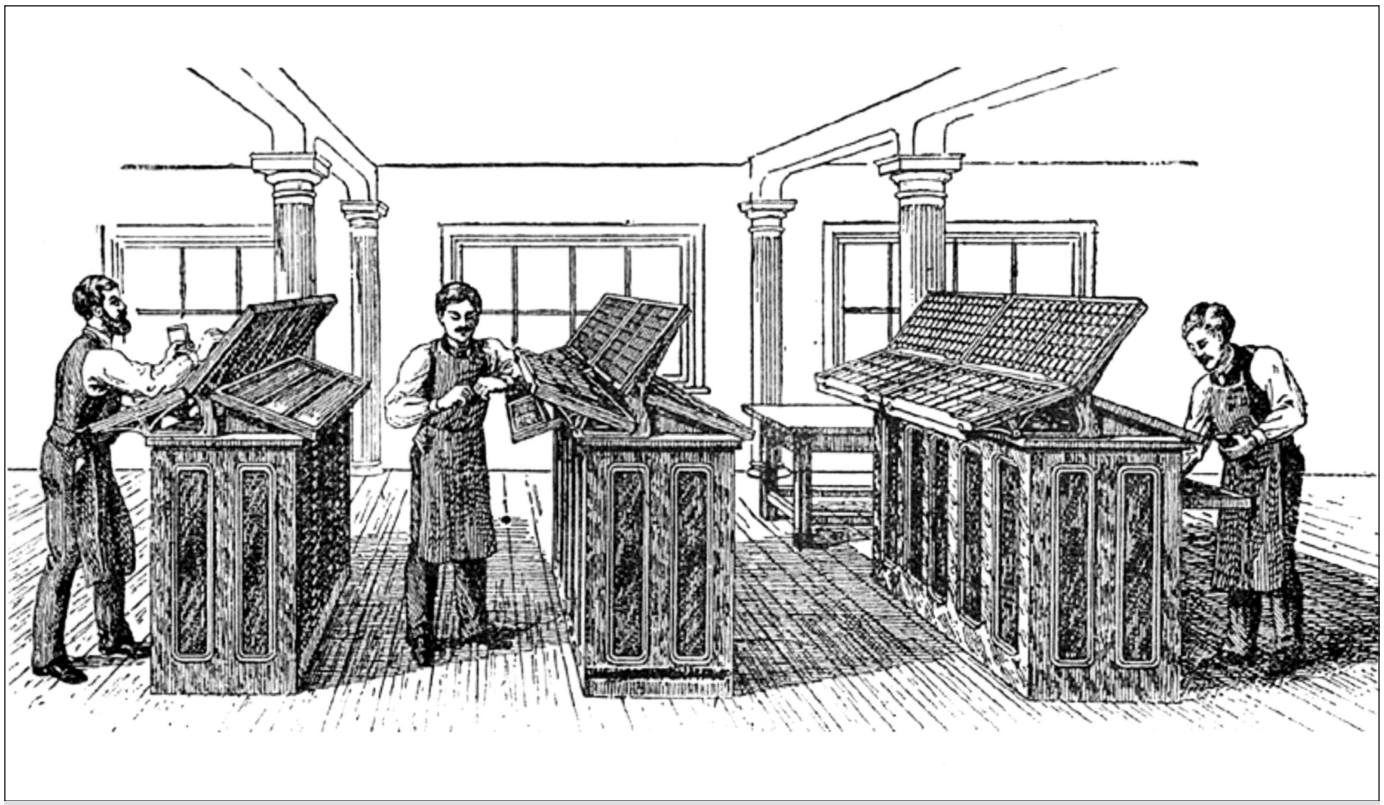
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Un atelier de composition avant l'apparition des linotypes. (www.textesrares.com/typo.htm).

L'ÉVOLUTION DU MÉTIER D'IMPRIMEUR AU QUÉBEC

par Éric Leroux

En Nouvelle-France, il n'existait ni imprimerie ni librairie sous le Régime français. L'imprimerie fait son apparition ici après la Conquête, avec l'arrivée des imprimeurs William Brown et Thomas Gilmore à Québec, en 1764. À Montréal, il faut attendre l'année 1776 pour voir un premier imprimeur, le Lyonnais Fleury Mesplet, y installer son atelier. La même année, Mesplet imprime son premier livre, le *Règlement de la confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement et de la Bonne Mort*. Le 3 juin 1778, il lance la *Gazette littéraire de Montréal*, premier périodique francophone de la province et premier journal publié à Montréal. Critique à l'endroit du gouvernement britannique, Mesplet et son collègue journaliste Valentin Jautard s'emploient à diffuser la pensée des Lumières dans la *Gazette littéraire*, dans la plus pure tradition littéraire française. C'est le début d'un long combat pour la liberté d'expression au Québec dont les imprimeurs seront souvent à l'avant-plan.

Mesplet vend les livres qu'il imprime à même son atelier et aussi de la papeterie, ce qui est procédure commune à l'époque. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, d'autres imprimeurs vendent aussi dans leur atelier des livres qu'ils importent d'Europe, de même que des plumes, des encres et du papier. C'est le règne de l'imprimeur « à tout faire », qui tient à la fois les rôles de libraire, d'éditeur et de journaliste!

L'imprimeur des XVIIIe et XIXe siècles se démarque ainsi des autres travailleurs de plusieurs façons. En raison de son haut niveau de qualification et d'éducation, il pratique un métier valorisé dans la société de l'époque et occupe un emploi enviable dans sa communauté. Plus qu'un simple artisan, l'imprimeur est un homme cultivé et instruit. Possédant souvent des ambitions politiques, il est propriétaire d'un journal qu'il imprime lui-même et dans lequel il rédige des éditoriaux pour promouvoir ses idées sociales et politiques. La publication d'un journal lui assure un revenu

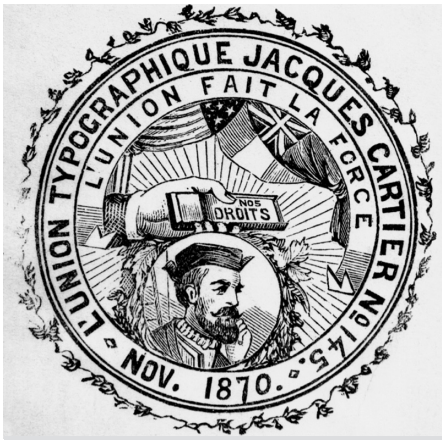
supplémentaire grâce aux annonces et aux abonnements. Dans un petit marché colonial, il ne peut survivre uniquement avec l'impression des documents administratifs et des travaux de ville comme les enveloppes, les livres de comptabilité et les prospectus en tout genre. Il suit en cela le modèle américain créé par Benjamin Franklin à Philadelphie, au XVIIIe siècle.

De 1764 à 1859, 327 journaux et périodiques sont publiés sur l'actuel territoire du Québec. Or, la grande majorité d'entre eux sont la propriété d'imprimeurs comme John Lovell, Stanislas Drapeau ou encore la famille Brown-Neilson. L'imprimeur Ludger Duvernay, par exemple, rachète le journal *La Minerve* en 1827 et en fait, en quelques années seulement, un des plus importants périodiques du Bas-Canada. Principal imprimeur à Montréal entre 1829 et 1837, Duvernay s'engage en politique et met son journal au service du Parti patriote de Louis-Joseph Papineau. Ses critiques de l'administration coloniale lui valent d'être emprisonné à trois reprises en 1828, en 1832 et en 1836. Duvernay devra ensuite s'exiler aux États-Unis pour quelques années. À l'image des pratiques des imprimeurs de l'époque, Duvernay imprime des journaux, mais aussi des livres, des brochures, des manuels scolaires, des almanachs, des pamphlets politiques et des œuvres de dévotion. Il possède aussi une petite librairie ainsi qu'un atelier de reliure.

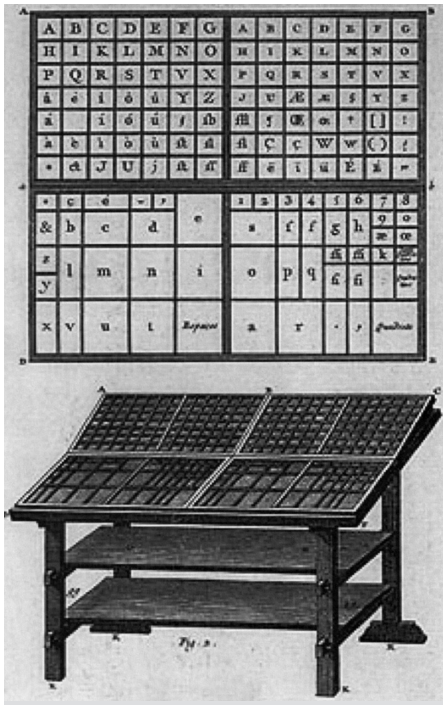
Jusqu'au milieu du XIXe siècle, ce sont ces petits ateliers qui dominent le secteur de l'imprimerie. Véritable boutique d'artisan, l'atelier est dirigé par le propriétaire entouré de sa famille et d'un ou deux apprentis. Ainsi, lorsque le jeune Joseph Guibord décide de s'engager comme apprenti auprès de Nahum Mower, imprimeur et propriétaire du *Montreal Herald*, pour apprendre le métier d'imprimeur en 1823, le contrat d'apprentissage stipule que le jeune garçon de quatorze ans devra servir durant sept ans comme apprenti avant de devenir compagnon typographe. Guibord s'engage à être obéissant et honnête et il ne reçoit pas de salaire pour son travail. Pour sa part, Mower s'engage à le loger, à le nourrir, à lui fournir un lit et de quoi se laver et à lui enseigner le métier d'imprimeur. L'engagement d'apprentis par les maîtres imprimeurs est un phénomène important chez ce groupe de travailleurs, et ce, depuis le XVIIe siècle dans les colonies britanniques. Âgé entre douze et seize ans au moment de son embauche, l'apprenti doit travailler en général de quatre à cinq ans avant d'être promu compagnon. Le jeune garçon – les jeunes filles n'étaient pas admises comme apprenties – assure la bonne marche de l'atelier. Il voit à passer le balai, à faire les courses au besoin, à classer les caractères d'imprimerie dans les casses, à aider les typographes à charger le papier dans les presses tout en apprenant le métier de compositeur et de pressier.

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET LES CHANGEMENTS TECHNOLOGIQUES

Avec l'industrialisation, on passe progressivement, du moins dans les centres urbains, à une production massive où le maître imprimeur est dorénavant le « patron », « l'employeur », et les compagnons typographes les « employés ». À Montréal, par exemple, l'imprimeur John Lovell, qui a débuté dans le métier en 1836, fait rapidement de son entreprise un succès commercial important



Emblème L'Union typographique Jacques Cartier N° 145. John Henry Walker, vers 1870, XIXe siècle. M930.50.1.600. © Musée McCord.

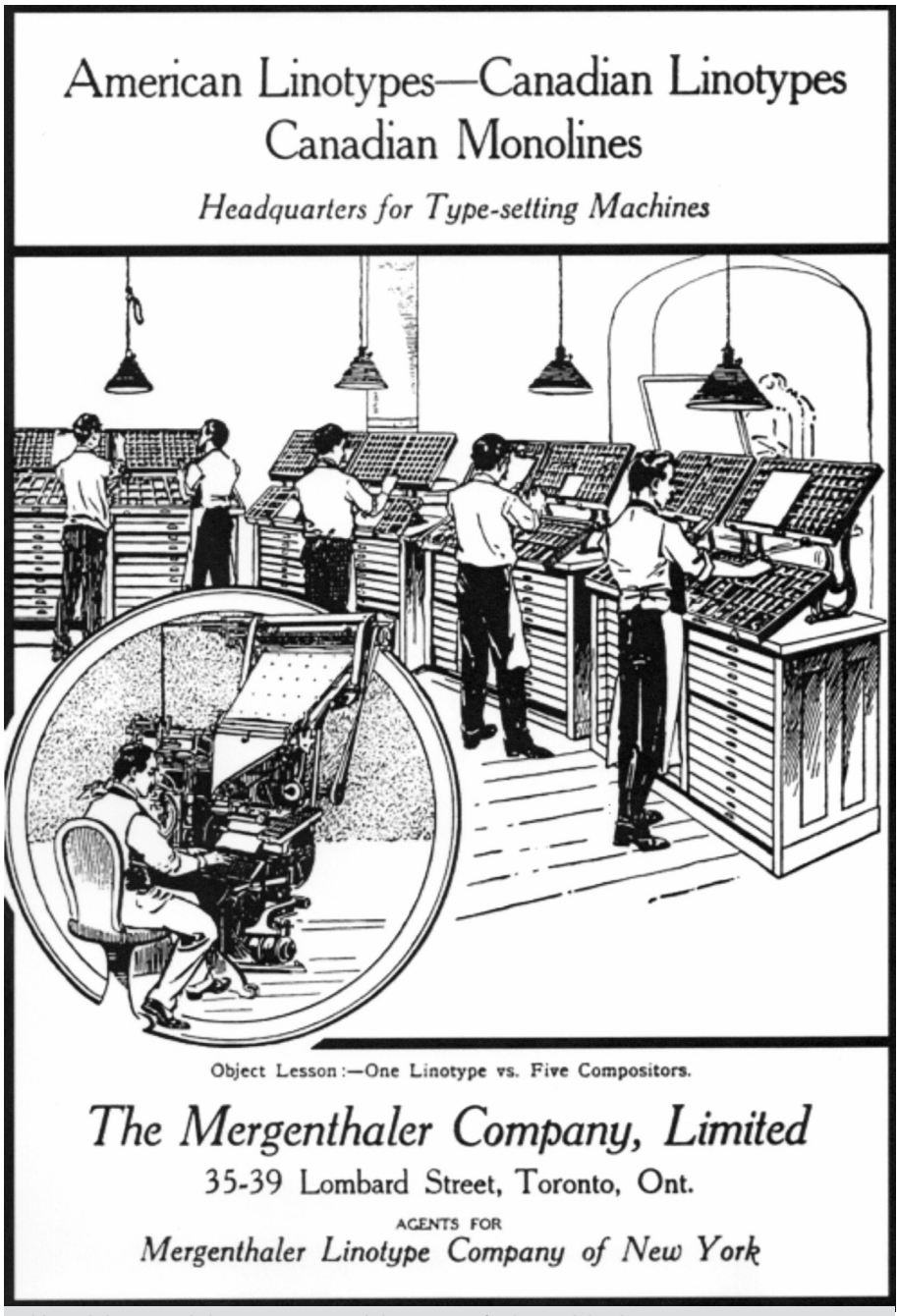


La casse de bois classique servant à classer les caractères de plomb. Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. (www.imprimerie-faguier.com/occident.html).

alors qu'on y retrouve 150 employés et douze presses à vapeur en 1866.

L'apparition subséquente des journaux populaires à grand tirage comme *La Presse*, *La Patrie* et *Le Soleil* dans les années 1880 est basée sur l'amélioration des modes de communication comme les chemins de fer, la poste et le télégraphe qui permet une plus large distribution des journaux. L'impact causé par les changements technologiques menace le pouvoir que détiennent les typographes sur leur métier à titre d'artisan. La spécialisation des tâches entraîne une division du travail qui mène inévitablement à un rapport de force entre employeur et employé, lequel se solde par la création de syndicats ouvriers et le déclenchement de grèves. En 1870, les typographes francophones de Montréal se regroupent au sein de l'Union typographique Jacques-Cartier, le plus ancien syndicat toujours actif au Québec. Les typographes de Québec, pour leur part, emboîtent le pas deux années plus tard, en 1872.

À partir des années 1880, les entreprises de presse qui prennent de l'expan-



Publicité de la Mergenthaler Company Limited. (http://tjray.info/Thumnails.html).

sion délaissent progressivement les travaux de ville pour se limiter à l'édition de leur journal. La presse politique partisane décline au profit de la presse d'information. Ce changement est jumelé aux innovations technologiques causées par le perfectionnement des presses, toujours plus compétitives, et par le remplacement de la composition manuelle par la composition mécanique. Cette technique fait suite à l'invention de la linotype par l'horloger américain Ottmar Mergenthaler, en 1885, ce qui permet dorénavant à un linotypiste de composer plus de 5 000 caractères à l'heure soit l'équivalent de cinq typographes manuels. Ces améliorations rendent possible le développement de grandes imprimeries et la production de journaux quotidiens à grand tirage.

À Québec, l'imprimerie de la *Semaine commerciale* emploie 25 typographes uniquement pour sa salle de composition, en 1894. À Montréal, les ateliers du *Witness* emploient 128 personnes au total en 1878, le *Star* en compte 125 en 1885, *La Presse* 130 en 1896 et plus de 200 en 1901, et le *Herald* 400 en 1914. La presse à grand tirage, malgré certaines dérives populistes provoquées par l'obligation de « vendre de la copie » à tout prix, provoque une démocratisation de l'information. En janvier 1910, par exemple, la création du journal *Le Devoir* porte le nombre de quotidiens payants publiés à Montréal seulement à neuf!

Par ailleurs, les petits imprimeurs urbains et ruraux perpétuent pour leur part le modèle traditionnel de la boutique d'artisan. À Chicoutimi, la communauté des Augustines doit compter sur les services d'un typographe bénévole afin de faire fonctionner l'atelier et d'imprimer, entre autres, le journal *Le Messager* à partir de 1897. Les religieuses, qui dirigent l'atelier et participent aux travaux d'impression, devront toutefois fermer leur imprimerie en 1919. La première imprimerie fondée à Jonquière en 1911 est installée dans les locaux du barbier du village. De plus, malgré l'apparition des linotypes et des monotypes qui permettent la composition mécanique, la composition manuelle demeure la réalité d'une majorité d'imprimeurs du début du XXe siècle.

UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'IMPRIMEURS

À part quelques rares familles, comme celles des Desbarats, des Lovell ou des Beauchemin, qui traverseront avec succès le XXe siècle, la grande majorité des imprimeries qui avaient fait leur marque au XIXe siècle disparaissent au tournant des années 1900. La première moitié du XXe siècle est plutôt marquée par l'arrivée d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, par la concurrence des communautés religieuses et par les grands journaux possédant une imprimerie et jouant ainsi un rôle dans le domaine de l'édition.

Contrairement au maître imprimeur artisanal du XIXe siècle qui publie un jour-

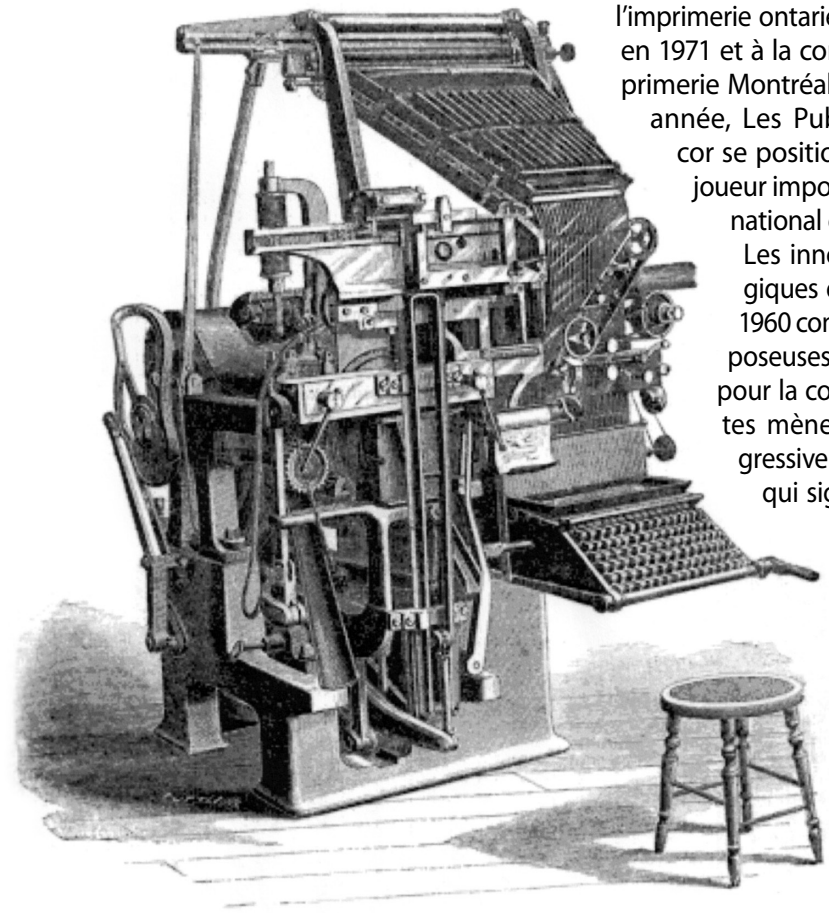
nal pour rentabiliser son entreprise et faire connaître ses idées sociales et politiques, l'imprimeur commercial du XXe siècle ne possède pas de journal. Avec la professionnalisation du métier d'éditeur à partir des années 1920 et la place occupée dans ce champ par les libraires, l'imprimeur du XXe siècle vit principalement de l'impression de travaux de ville et de livres. Qu'on pense à Thérien frères, le plus important imprimeur à Montréal dans les années 1940 et 1950, à la Mercantile Printing de Gustave Francq spécialisée dans l'impression de conventions collectives et de toute la documentation touchant les organisations syndicales, à Arbour & Dupont qui imprime principalement des livres et des revues en couleur, ou encore à Yvon Boulanger ltée qui ne produit que des obligations et des certificats d'actions et à plusieurs autres.

À partir des années 1960, l'industrie de l'imprimerie se divise en deux catégories : d'une part, une multitude de petits ateliers comptant un faible pourcentage de la production totale et, d'autre part, un petit nombre de grandes entreprises se répartissant la majorité de la production. Au Québec, Québecor créée par Pierre Péladeau en 1965 et Transcontinental acquis en 1976 par Rémi Marcoux sont des exemples éloquents d'imprimeries qui deviendront au fil des ans des multinationales.

En 1954, Pierre Péladeau achète, de la maison d'édition Fides, les presses du journal *Le Canada* et fonde l'Imprimerie Hebdo, située rue Plessis à Montréal à l'emplacement actuel des édifices de Radio-Canada. À la fin des années 1950, les publications appartenant à Pierre Péladeau sont tirées à 500 000 exemplaires par semaine. Grâce à l'achat d'imprimeries concurrentielles, comme l'imprimerie ontarienne Graphic Web, en 1971 et à la construction de l'imprimerie Montréal-Magog, la même année, Les Publications Québecor se positionnent comme un joueur important sur le marché national et international.

Les innovations technologiques des années 1950 et 1960 comme les photocomposeuses et la *teletype-setter* pour la composition des textes mènent à l'arrivée progressive des ordinateurs, ce qui signifie la disparition des caractères de plomb et du métier traditionnel de typographe. La lumière chasse le plomb et le typographe cèdera progressivement sa place à l'infographiste. Au quotidien *Le Soleil*, les 130 typographes de l'atelier doivent laisser tomber le plomb pour passer définitivement à la photocomposition en 1973. La grande majorité des typographes s'adaptent aux nouvelles linotypes automatiques que sont les Linotron. Vingt ans plus tard, l'infographie marque la fin officielle d'un métier remontant à l'époque de Gutenberg! Au *Soleil*, l'atelier d'imprimerie ferme ses portes en 1994, obligeant une quarantaine d'ouvriers de métier à se reconvertir ou à prendre leur retraite.

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec, en 1764. L'artisan du début du XIXe siècle fait bientôt place à l'homme d'affaires, souvent imprimeur de métier, mais quelquefois (et de plus en plus souvent) financier investissant dans des sociétés par actions. De plus, l'imprimeur « à tout faire » du XIXe siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur disparaît progressivement au XXe siècle pour faire place à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial. ∎



Une linotype de Mergenthaler datant de 1892. (www.uh.edu/engines/epi50.htm).

Éric Leroux est professeur à l'École de bibliothéconomie et sciences de l'information de l'Université de Montréal.

Pour en savoir plus :

Les trois volumes d'*Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* publiés aux Presses de l'Université de Montréal.

Les nombreuses et riches notices biographiques de typographes et d'imprimeurs du *Dictionnaire biographique du Canada* (DBC) : www.biographi.ca/fr/index.php

Bernard Dansereau. *L'avènement de la linotype : le cas de Montréal à la fin du XIXe siècle*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 150 p.

Jean de Bonville. *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un mass média*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

Claude Galarneau. « Les métiers du livre à Québec (1764-1859) », dans *Les Cahiers des Dix*, 43 (1983), p. 143-165.

Jean-Pierre Wallot et John Hare, « Les entreprises d'imprimerie et d'édition en Amérique du Nord britannique, 1751-1840 », dans *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique français*, vol. V, nº 2 (printemps 2005), p. 307-344.